Du désir de subversion à l'aliénation

La dérive bureaucratique et professionnalisante des sciences et de l'étude de leur communication

Igor Babou

Université Paris Diderot
Laboratoire Ladyss

Résumé : Discussion autour de l'usage contemporain, dans un cadre d'enseignement supérieur au journalisme scientifique, d'un texte aujourd'hui « classique » de Baudouin Jurdant et plus généralement de la littérature en sciences humaines sur la vulgarisation. Cette discussion permet d'analyser aussi bien les transformations de cette pratique culturelle – en particulier dans le cadre du journalisme scientifique – que celle des sciences elles-mêmes.

Mots-clés : journalisme scientifique, enseignement supérieur, vulgarisation, critique, émancipation, professionnalisation, bureaucratisation.

« Du sexe » : de quoi un article scientifique débutant par ces deux mots peut-il être le signe ? Tout d'abord, d'une liberté de parole et de pensée appliquée à un objet, la science et sa vulgarisation. Nous sommes en 1969, et Baudouin Jurdant interroge la scientificité en y décrivant du désir et de la subversion. Les événements de mai 1968 étaient encore bien présents dans la réflexion des intellectuels et des étudiants, et le texte en garde la trace lumineuse. Un article publié en 1969 : très précoce, donc, par rapport aux préoccupations à propos de « sciences et société » qui s'installeront plus tard dans l'univers académique.

Nous sommes maintenant à la fin des années 1990, et je suis proche de la soutenance de ma thèse qui porte sur la vulgarisation à la télévision. Baudouin Jurdant sera dans mon jury de thèse. Lors de mon parcours de doctorant, j'ai lu ce texte à la fois comme une invitation à l'exigence et au sérieux de l'argumentation, mais aussi comme une ouverture de la pensée académique à la provocation et à l'humour : « du sexe », dit-il ! À ce moment-là, je pense cependant encore que cet article traite principalement de

vulgarisation : il porte ce mot dans son titre, et en détaille les mécanismes à partir d'un corpus de presse. Son écriture parfois allusive, chargée de références à des auteurs de la période structuraliste, m'invite à la méditation : il faut en chercher le sens sous la surface des mots, se frayer un chemin dans des jeux de langage, avant de reprendre pied, dans sa deuxième partie, sur le sol plus stable de l'analyse empirique d'un corpus. Empirisme rassurant après les turbulences aériennes de la problématisation qui ouvre les yeux du lecteur sur un univers de contradictions, d'ambiguïtés. Ainsi, la vulgarisation ne serait pas simplement cette traduction simplifiée des mots de la science que prétendent réaliser les journalistes ? Elle serait également pétrie d'idéologie : faire œuvre de vraisemblance, en exhibant les signifiés scientifiques dans le cadre d'un schéma actantiel donnant à l'État une fonction d'adjuvant de la découverte scientifique, là où en réalité, si l'on suit Baudouin Jurdant, ce serait le désir d'inconnu des savants qui serait au principe de leur action, de leur quête de connaissance. Ce texte, avec bien d'autres, m'a aidé lors de ma thèse à chercher au-delà des évidences du discours médiatique et de sa critique : à découvrir d'autres idéologies sous-jacentes aux discours, voire même à ne plus chercher uniquement des idéologies, mais des enjeux liés à la pratique et aux interactions entre monde des sciences et monde des médias.

Nous sommes maintenant au début des années 2000, et je suis devenu universitaire. J'enseigne, entre autres, les théories de la vulgarisation à des élèves normaliens parfois plus érudits que moi. C'est une manière de leur présenter, sous des atours proches de leur culture littéraire, les enjeux de la communication. Ma lecture de ce texte a cependant évolué : je ne pense plus aussi fort qu'il traite de vulgarisation. Il me semble que son propos est plutôt d'interroger la science, et c'est par différence avec ce que je connais des sciences – pour avoir travaillé avec des biologistes dans le cadre de programmes de recherche interdisciplinaires –, que j'éprouve un premier trouble. Mais où sont donc passés désir et subversion dans les pratiques que j'observe alors ? Le texte de Baudouin Jurdant commence à me parler d'une science qui a peut-être disparu, du moins en Europe, et dont je retrouve quelques traces en Amérique latine, dans les terrains ethnographiques que j'ai menés en collaboration avec des biologistes argentins. Une science inventive, pas encore totalement soumise à la bureaucratie des appels à projet et à leur lexique barbare : « verrous à faire sauter », « *work-packages* », « diagrammes SWOT », et autres stupidités comptables des agences de financement de la recherche. Un sabir technocratique franglais de manager et de communicant a envahi la pratique scientifique européenne. La technicité de la méthode, la rhétorique de l'innovation et l'obsession pour les financements et la communication ont écrasé les réjouissantes velléités de subversion qu'on pouvait découvrir dans les revues non académiques de critique de science des années 1970 qui étaient rédigées par des chercheurs (*Survivre*, *Labo contestation*, *Impascience*, etc.). La science a maintenant rejoint l'idéologie, ici celle du libéralisme économique et de l'utilitarisme bureaucratique d'État : faire science, c'est devenu planifier la manière d'atteindre un objectif fixé à l'avance par un commanditaire désireux de rentabiliser ses investissements. Exactement l'inverse de la définition que donne Baudouin Jurdant des sciences, puisque dans ce texte il les place sous la bannière de la quête de l'inconnu.

Nous sommes maintenant en 2019, et je cherche à regrouper des idées pour présenter « Vulgarisation scientifique et idéologie » dans ce recueil en hommage à Baudouin Jurdant. Mon trouble s'est accentué, tout en se déplaçant. J'ai compris qu'en dépit de son titre, ce texte nous parlait avant tout du langage. La science et sa vulgarisation n'en sont que le décor ; la conclusion de l'article en est d'ailleurs l'indice. Et si mon trouble s'est accentué, c'est parce que je tente, avec de plus en plus de difficultés, de continuer à utiliser ce texte dans mes enseignements qui s'adressent maintenant à des étudiants à l'université, notamment dans des formations au journalisme et à la communication à dominante professionnelle.

C'est en réfléchissant aux raisons pour lesquelles ce type de texte ne « passait » plus, voire même à la forme d'auto-censure que je pratique en n'essayant même plus de le faire lire mais en en donnant une lecture vulgarisée – un comble ! –, que j'ai compris que c'est parce que ce texte parlait du langage qu'il n'était plus lisible dans un contexte où le langage est lui-même l'objet d'une double contrainte analogue à celle qui a fait disparaître tout désir de subversion des sciences. Car dans notre discipline, surtout au sein des formations professionnalisantes, le langage est pensé soit comme un simple support d'information, un reflet du monde (banale opération bijective et sans opacité entre des référents et des signes : il n'y a alors rien à en dire), soit comme l'œuvre d'un auteur, celle d'un sujet kantien qui n'aurait pas à s'interroger sur les arrière-plans idéologiques et collectifs de son écriture. D'un côté, une recherche documentaire au sein de « sources » et de « données ». De l'autre, un travail d'écriture. Au mieux on fait pratiquer aux étudiants le récit fictionnel qui tient l'enquête empirique à distance, comme un ennemi, et le texte devient alors un lieu d'artifice, le *storytelling* journalistique écrasant toute velléité d'interroger le réel, sa complexité et son hétérogénéité. Au pire, on leur assène les « 5W » de la doxa de l'écriture journalistique, les cinq questions fatidiques : « qui a fait quoi, où, comment et pourquoi ? ». Encore pire, la norme de l'« angle » journalistique permet de répondre à toute question sans jamais l'avoir posée ni bénéficier de l'étonnement qui émerge de l'enquête, puisque tout est prédéterminé depuis la conférence de presse ou par les choix éditoriaux du journal.

L'artifice devient alors bureaucratique, mécanique, l'expression d'une norme professionnelle sédimentée, une manière de conformer les étudiants aux demandes du marché de l'emploi dans la presse. Et à nouveau l'enquête qu'il aurait fallu mener est minorée par la mécanique surplombante de l'écriture, occultant ainsi le potentiel réflexif et donc subversif de l'interrogation des médiations, des attachements et des ambigüités inhérentes à toute observation des phénomènes.

L'effet délétère de cette mécanisation de la pensée par la communication est d'autant plus frappant avec des étudiants issus de formations en sciences de la nature qui sont recrutés dans les masters en journalisme scientifique, et qui sont plus habitués à la fréquentation de *Plos One* qu'à celle de Roland Barthes ou de Michel Foucault. Ils n'entendent généralement prononcer ces noms pour la première fois qu'au niveau du master : je tente en effet, désespérément, de faire exister ce qui est désormais devenu le hors champ intellectuel et critique de nos formations parce que je l'estime plus important que les exigences du marché de l'emploi dans la communication ou dans la

presse. Simple question de responsabilité sociale et politique de l'enseignant-chercheur. De même, je découvre avec effroi que nos étudiants n'ont la plupart du temps jamais entendu parler de Latour, de Bachelard, de Koyré ou de Kuhn en arrivant en dernière année d'un master qui porte pourtant sur les sciences : il faut alors reprendre tout ce qui a été négligé depuis la licence.

La conception du langage et des textes comme reflets fidèles d'un réel qu'on n'interroge plus, ou bien comme œuvre singulière, ou enfin comme exercice bureaucratisé d'une pensée conformée par les exigences d'employabilité dans les entreprises de presse ou de communication, est portée notamment par les professionnels qui interviennent massivement dans nos formations. Elle accompagne une conception instrumentale de la parole et des textes comme supports d'une simplification des contenus scientifiques, sous-tendue par une conception mécaniste des fonctions de l'écriture : il s'agit de s'adresser au plus grand nombre pour faire pénétrer la vérité vraie des sciences dans l'esprit obscurci des masses afin de lutter contre les *fake news*. Je ne plaisante même pas, nous en sommes bien arrivés là, à ce niveau d'insignifiance… Tout cela est très fortement ancré au plan institutionnel. Je ferraille pourtant constamment durant mes cours contre cette réduction à l'absurde en exposant des recherches en analyse de discours ou en socio-linguistique, en essayant de montrer la complexité de la construction des discours et la pluralité de leurs déterminations, en m'appuyant sur de nombreux exemples imagés. La prégnance idéologique du positivisme de l'institution universitaire et de la vacuité de sa communication est cependant très forte. Ainsi, il y peu de temps mon université a mis à l'honneur sur son site Web l'un de nos étudiants en journalisme scientifique pour ses activités de vulgarisation. Le seul discours de connaissance qui a été produit à cette occasion par la communication de l'université a été celui de la vulgarisation comme simplification du langage scientifique : circulez, il n'y a donc plus rien à penser ! Quand l'idéologie de nos établissements et de nos formations, ou quand la paresse intellectuelle contredisent publiquement et à ce point les recherches que nous menons et exposons en leur sein, quelle peut encore être la portée de textes comme cet article de Baudouin Jurdant ? Plus généralement, quel rôle la dimension réflexive, critique et sensible des savoirs des sciences humaines et sociales peut-elle encore jouer dans un univers dont le principal objectif, affirmé de plus en plus explicitement, est de placer des étudiants dans des entreprises de communication ou de presse en les conformant aux « désirs » des acteurs professionnels de ces entreprises, et non plus de former des citoyens aptes à interroger le monde et les savoirs ?

Les formations à dominante professionnelle définissent un univers contraint où l'objectif de mettre les étudiants en situation d'urgence professionnelle intervient dès la licence, et les prive ainsi précocement des moments précieux de méditation et de perplexité dont nos générations ont pu bénéficier en lisant des textes ouverts à l'interprétation : j'en parle d'autant plus à l'aise que, venant moi-même d'une formation initiale en biologie, et ayant ensuite été formé à la communication professionnelle dans les années 1980, j'ai le souvenir très net d'avoir eu du temps libre durant mes études. Du temps à consacrer à des lectures non instrumentales, sans que cela entre en contradiction avec le reste d'une formation qui, ne nous mettant pas dans des situations d'urgence continuelle, permettait encore l'éclosion de visées critiques, de

confrontations vivantes s'opposant à la normativité du marché de l'information et de la communication, et permettant même sa contestation. Cette ouverture à une pensée critique et aux lectures studieuses qui en permettent l'éclosion et le libre déploiement se réfugie dans des marges, celles des cours considérés comme « théoriques », tellement réputés ennuyer nos étudiants – car telle est la doxa du moment – qu'ils finissent par réaliser cette prophétie auto-réalisatrice, ce qui conduit à nous faire perdre jusqu'au sens de notre pratique d'enseignants-chercheurs. Nulle trace de « désir » et encore moins de « subversion » dans la science telle qu'elle se fait, telle qu'elle s'enseigne, et encore moins dans les attentes que le marché, les intervenants professionnels et certains collègues construisent chez les étudiants en s'appuyant sur l'université et sur sa servilité à l'égard des entreprises. Car il s'agit de fournir à ce marché ses contingents de futur précaires, de smicards de la presse et de crevards de la com', usinés par les professionnels de la profession, et aussi lâchés par des universitaires trop heureux de rentrer enfin dans le rang de la médiocrité ambiante.

Dans ce contexte crépusculaire, ce texte de Baudouin Jurdant résonne comme un rappel de ce qui a pu exister à l'université : une certaine idée de la recherche, érudite, plus aventureuse et plus indépendante des pressions économiques et politiques qu'aujourd'hui. Ce texte nous rappelle qu'en dépit des dérives professionnalisantes de nos disciplines, contre l'aliénation qu'elles instillent quotidiennement chez les étudiants en conformant leurs attentes à celles des entreprises au lieu de promouvoir leur créativité et leur indépendance d'esprit, il reste et il restera toujours des témoins d'un autre monde possible, plus intéressant, plus ouvert, plus questionneur, plus libre, et aussi plus joyeux. Ce texte était précurseur. Il est devenu patrimonial.